

La coupe des prairies naturelles s'opère généralement à la faux. Ce mode d'action semble pourtant avoir fini son temps. Il faut que le progrès de la mécanique agricole supplée au manque de bras qui élève les prix de revient des produits de la terre. Avant qu'il soit longtemps le faucheur disparaîtra des plaines comme le batteur au fléau a disparu des granges.

Tout compte fait des frais d'hommes, de chevaux, de l'intérêt du prix d'achat de l'instrument, de l'amortissement, des frais divers, une faucheuse coûte 82 par jour, ou à peu près; elle abat, en une journée de dix heures, douze à vingt arpents de foin. Tandis qu'avec la faux, outre le salaire du faucheur, on est à la merci non-seulement du temps, mais encore des ouvriers; mais avec la faucheuse on est libre et indépendant; on peut profiter de tous les moments favorables. C'est dans les années humides que les services de cet instrument peuvent être appréciés à leur juste valeur. Si, à la faucheuse, on joint une faneuse et un râteau à cheval, on est toujours assuré, quelle que soit l'année, de pouvoir récolter ses foins en bon état. On peut se procurer tous ces instruments, à des conditions avantageuses, en s'adressant aux MM. Chs-T. Côté & Cie, 30, rue St Paul, à Québec.

Quand doit-on faucher avec profit les prairies? Faucher trop tard est le tort général des cultivateurs. Veut-on obtenir un foin savoureux et aromatique? Écoutons Mathieu de Dombasle, dont les enseignements toujours fondés sur l'expérience, sont péremptoires.

« Le moment de faucher une prairie est celui où les plantes qui produisent le meilleur fourrage commencent à être en pleine fleur. Lorsqu'elles sont à ce point, quelques jours de retard font une différence très-considérable dans la qualité du fourrage, car toute plante qui a amené sa graine à maturité ne produit qu'un foin dur, peu savoureux et peu nourrissant pour le bétail, et les meilleures plantes des prairies, principalement les graminées les plus précieuses, passe avec une rapidité étonnante de la floraison à la maturité.

Il y a quelques exceptions pourtant à cette règle, pour les terres humides. Les végétaux parasites propres à ces sortes de terres dépérissent sous l'influence d'une humidité moindre, résultat d'une fauchaison précoce et cèdent la place à d'autres, dont la sorte et les qualités alimentaires, très-supérieurs aux premiers, produisent aussi de meilleurs résultats quant à la nutrition. D'un autre côté, les principes doux, mucilagineux, inertes, prédominent dans ces plantes parasites fauchées tôt, tandis que la maturité y développe les sucs amers, narcotiques, vireux, qui les rendent dangereuses.

Après le fauchage vient le fanage, opération si délicate que d'elle dépend le profit ou la perte de la récolte. Ici le génie agricole est encore venu seconder l'activité du cultivateur. Ce travail du fanage exige des bras nombreux pour être exécuté avec toute la célérité nécessaire. La faneuse mécanique fait, avec un cheval et un conducteur, le travail de quinze à vingt personnes, et l'exécute plus régulièrement.

Le fanage a pour but de priver les foins de leur eau de végétation; il arrive malheureusement fort sou-

vent que le mauvais temps vient entraver cette opération et compromettre la récolte.

On recommande dans ce cas la méthode dite de Chomayer, qui consiste à procéder par la fermentation, qui détruit la vitalité des plantes et les prive de l'eau qu'elles contiennent. Le foin étant fauché, après quelques heures on l'amasse en gros monceaux, tassés médiocrement; au bout de douze, vingt quatre ou trente heures, la fermentation se manifeste en développant à l'intérieur une chaleur telle qu'on n'y peut tenir la main et que le gaz s'échappe d'une manière sensible à l'œil. Alors on démonte le tas, on l'éparpille au loin, et, après une heure ou deux de beau temps, le tout est sec et conserve ses feuilles; mais il faut apporter beaucoup de soin dans ce mode de fanage, car si la fermentation se développe outre mesure, on risque de tout perdre.

#### Destruction du chiendent

Le chiendent est une plante parasite dans les terres arables, notamment dans les endroits où les instruments aratoires perfectionnés sont inconnus. On emploie, pour le détruire, la charrue, la herse, l'extirpateur, etc. Les racines qui tracent sur le sol plutôt qu'elles ne s'enfoncent, résistent rarement, dans les temps ordinaires, c'est-à-dire quand les années ne sont pas pluvieuses, à deux ou trois bons labours donnés pendant les temps chauds.

Si cependant la terre est forte, il peut être utile de commencer les labours de bonne heure, et même de donner une façon à l'automne: les mottes de terre, émietées par la gelée, se divisent ensuite par des labours postérieurs, et ne protègent pas la mauvaise plante contre les rayons du soleil. Après chaque labour, il faut laisser le sol en arêtes, afin qu'il soit plus exposé à la chaleur.

Dans les terres légères, il suffit souvent d'un cultivaire de pommes de terres, pour détruire le chiendent.

Si l'année est pluvieuse, le sol humide, les labours peuvent être insuffisants: il ne suffit pas alors de tourner et de retourner le sol, il faut ramasser les racines. On fait alors l'opération à la main. Dans la grande culture, on emploie, à cet effet, la herse. Toutefois le chiendent est moins difficile à détruire que les plantes à racines profondes, ou bulbenses, ou tuberculenses, le liseron, le chardon des champs, etc.

Quand on a lieu d'espérer que la terre se desséchera suffisamment pour détruire la plante, il y a plus d'inconvénients qu'avantages à se servir de la herse: car cet instrument, surtout si on le passe de suite après le labour, en nivelant le sol et en tassant la terre, garantit contre l'action du soleil les racines qui ne sont pas enlevées. Il y a, du reste, intérêt à laisser ces racines dans la terre: après leur dessiccation, elles se décomposent et fournissent un excellent engrais. C'est un trésor, dit Mathieu de Dombasle, qui vaut une récolte enterrée verte.

Après avoir ramassé le chiendent, on le jette quelquefois dans la fosse au fumier, ou dans les étables, pour litière. Il faut, dans tous les cas, à cause de la facilité avec laquelle il reprend racine, attendre qu'il soit décomposé avant de porter le fumier dans les terres.